

## MOUSSELINE DE SOIE

*Ces manches gigot, c'était vraiment une idée géniale.* Léonie laisse rêveusement glisser la souris sur les pièces du vêtement qui s'éclaircissent, passant des tons sable aux teintes laiteuses d'un ivoire éteint. *Ne pas oublier d'enregistrer pour que le travail ne soit pas perdu.* Cela fait deux heures qu'elle retravaille ses couleurs. Les matières, elle en est sûre, mais les couleurs, ça prend tellement de temps... Et puis l'air du temps, il faut capter l'air du temps et que ça colle avec ses goûts de créatrice, trouver un « élégant compromis ». Elle aime bien cette expression. Elle adore aussi le mot « créatrice », parce qu'avec cette collection qui dort encore dans les fichiers secrets de son ordinateur, elle accède vraiment à ce statut envié. « Créatrice ». Elle observe tout de même discrètement sa montre-bracelet de temps à autre, Ricardo lui a donné rendez-vous à dix-sept heures pour découvrir avec elle sa collection capsule et l'intégrer, si elle lui plaît, dans son plan de collection printemps-été. Ricardo est un être dur et froid, pas vraiment le mentor dont elle rêvait, mais elle ne craint pas ce

rendez-vous, elle a presque hâte, parce que son travail, elle en est sûre, est vraiment extra. Elle est faite pour ce métier. Elle a du talent. Ses amies, ses tantes le lui ont souvent dit, mais maintenant qu'elle contemple son œuvre achevée, elle en est intimement convaincue. Sans prétention excessive, elle sait reconnaître des créations de qualité.

Elle soupire d'aise, se tortille sur sa chaise, regarde à nouveau par la fenêtre de sa soupenette au dernier étage la vue magique sur les toits, un logement tout petit mais une vue panoramique à couper le souffle. Le jour, le ciel et les sommets des constructions hétéroclites, le soir, le halo pâle des constellations au-dessus des fleuves de points lumineux artificiels. Elle pense qu'une partie de son talent vient de cette situation exceptionnelle. Elle ne peut pas, dans cet espace stratégique, faire des choses médiocres.

Elle n'était pourtant pas destinée à devenir quelqu'un. Fille d'une mère célibataire accaparée par son travail, élevée par toute une kyrielle de tantes aux pathologies variées allant de l'alcoolisme sévère à l'autisme, Léonie avait adoré l'école qui constituait un univers sécurisant et avait jeté un dévolu hypnotique sur sa prof de français de troisième qui portait des robes extravagantes et, accessoirement, leur lisait des poèmes baroques incompréhensibles. L'érotisme des textes étranges et très sophistiqués, la voix chaude et modulée de la femme de lettres, ses efforts quotidiens d'élégance avaient créé un refuge de bonheur qui l'avait enfin convaincue que la vie valait la peine d'être vécue, pour peu que l'on conçoive sa vie comme une œuvre d'art.

Et c'était parti. Léonie n'avait plus jamais atterri. Elle avait virevolté d'un bonheur à l'autre, accaparée par son élan créateur, un crayon toujours à la main quand ce n'était pas une machine à coudre, des pinces, un piano. Tout faisait sens : les sons, les couleurs, les formes, les mots, les tissus.

Et la vie pouvait passer sans autre souci que l'idée suivante qui la ravirait de plaisir.

Léonie a de la chance, elle se nourrit de peu, égaie facilement un logement sordide avec sa touche personnelle, crée elle-même ses vêtements, fabrique elle-même ses musiques, et compose des poèmes dont la relecture lui procure un sentiment de plénitude. Elle avance avec confiance et sérénité. Un bagage d'autonomie émotionnelle rare en ce monde. Elle n'en est pas vraiment consciente cependant. Elle n'a pas eu une vie spécialement facile : pas de père, une mère absente, des tantes cinglées, une bourse du département pour survivre en cité U pendant ses études, aucun soutien d'adulte proche pour l'aider à bâtir son projet professionnel mais elle a tout de même l'impression que les autres sont, souvent, plus malheureux qu'elle. C'est juste une impression parce qu'à la vérité, elle a peu de contact avec les autres.

Elle possède quelques handicaps sociaux que certains jugent rédhibitoires.

Elle ne dit pas de gros mots.

Elle n'a jamais vu un film porno.

Elle n'a pas envie de parler aux gens qui portent du lycra ou des matières fluorescentes.

Elle n'écoute pas quand les gens parlent de sport, de leur santé, de leurs courses, de leurs difficultés informa-

tiques ou de leurs problèmes d'organisation familiale et professionnelle.

Elle change brutalement de sujet pour montrer un insecte coloré qui vient de se poser sur un brin d'herbe folle dans un parterre administratif.

Apparaît maintenant sur son écran la pièce maîtresse de sa collection : la robe qu'elle a nommée *Tout est possible*. Un extraordinaire jupon de mousseline de soie écrue tranchant avec une ceinture sur taille en passepoil pour donner une finition chic au modèle. Un haut ajusté en coton enduit au col droit assez garçonne, qui confère au buste tenue et aisance.

Une pièce remarquable portable du matin au soir : réunion de travail, déjeuner d'été, soirée cocktail. Ni guindée, ni informelle : la robe parfaite, qui va embellir les femmes, leur faire porter des matières d'exception au quotidien.

Léonie porte ses poings fermés à ses joues, tout à son excitation. Ricardo va être bluffé. Elle lui a déjà montré les croquis de ses créations et il a hoché silencieusement la tête, respectueux de la qualité de son travail mais pas trop expansif non plus. Pourtant une fois dessinées en silhouettes devant-derrrière, mises en couleur par Photoshop Pro, rendues réalistes par la nomenclature précise qu'elle a ajoutée aux modèles (tissus, mercerie, coûts de production), les pièces imaginées par Léonie sont encore plus extraordinaires.

Léonie Mayergans, la petite stagiaire devenue assistante de création chez Bolène, la marque élégante et intemporelle qui a remis les classiques français au goût du jour, à l'image du trench gansé *Le Parfait* que

portent maintenant toutes les Parisiennes et qui a détrôné Burberry dans les penderies des femmes soucieuses de qualité, Léonie Mayergans va se faire un nom.

C'est comme ça que ça commence. D'abord les stages où on court partout, où l'on avale des coulevres, où l'on se fait rabaisser dans l'anonymat et puis le déclic, les croquis qui plaisent, la touche qui inspire le grand créateur qui accepte de vous faire confiance. Une *love story* du luxe.

Léonie nage en plein bonheur, plus rien ne pourra l'arrêter.

Soudain la souris ne réagit plus, elle l'agite nerveusement sur le tapis comme une boîte de tic-tac. Qu'est-ce qui se passe ?

Ça lui est déjà arrivé, que la roue de la souris se grippe. Mais pas avec l'écran qui clignote comme ça. Et puis soudain retentit une alarme qui frappe d'un bord à l'autre les parois de sa boîte crânienne et se répercute sur les murs de son étroit logement.

Un affreux encadré gris s'étale maintenant à travers son écran, avec un numéro de téléphone :

*Un hôte indésirable essaie d'endommager vos fichiers. Appelez urgemment les ingénieurs responsables de votre service Microsoft afin qu'ils mettent fin à cette attaque d'une ampleur sans précédent... Un hôte indésirable essaie d'endommager vos fichiers. Appelez urgemment les ingénieurs responsables de votre service Microsoft afin qu'ils mettent fin à cette attaque d'une ampleur sans précédent...*

Que faire ? Elle appelle. À peine a-t-elle composé le numéro qu'un sinistre écran noir remplace progressi-

vement l'image de sa robe *Tout est possible*. L'alarme a cessé, l'écran offre un noir de four dans lequel Léonie aperçoit le reflet de son visage défait. Sur l'écran, des points de couleur commencent à danser, elle les regarde de longues minutes, hypnotisée. Elle sait qu'elle est la proie de petits plaisantins de l'informatique qui lui ont envoyé un virus. Elle sait que rien de très sympathique ne va émerger de tout ça mais ces petites taches turquoise qui dansent la rassurent. On va lui adresser un message. Un dialogue est en train de naître. C'est pour elle.

Se dessine alors la phrase :

*Pay 2 bitcoins on Harchapal.com for recovering data files./*

Léonie est tombée sur un os. Comment paye-t-on une rançon ? Comment accède-t-on à ce site quand son accès internet est bloqué ? Comment paye-t-on en bitcoin ? Tout ça est si compliqué, si ennuyeux, si laid. Mais là, il faut agir. Léonie a même très peur de faire une bêtise. Elle doit absolument payer cette somme, sa vie en dépend. Quelqu'un a kidnappé ses bébés, ses créations.

Appeler sa banque ? Peut-être refuseront-ils de payer la rançon.

Elle se mord la bordure d'un ongle, l'arrache d'un coup de dent, sous l'effet du stress. Son cœur bat la chamade, elle sent, dans son cou, la veine qui bat sous la peau fine.

Soudain, elle a une idée.

Le câble d'alimentation est arraché de la prise, l'écran est replié d'un coup ferme sur le clavier, Léonie coince son ordi sous son bras, claque la porte et dévale l'escalier. Une fois sur le trottoir de l'avenue Gambetta, elle lève ses deux yeux éblouis par la lumière naturelle vers les

enseignes de sa rue commerçante. Les enseignes changent tous les trois mois dans sa rue, elle n'a pas le temps de s'apercevoir de l'ouverture d'un nouveau magasin qu'il a déjà disparu. Le monde est comme ça aujourd'hui. Que ces affreuses boutiques ferment ne l'émeut pas : ce sont souvent des franchises ineptes vendant des coques de téléphones portables ou des cartouches à vapoter, rien de nécessaire à sa vie de tous les jours. Mais l'une d'elle a retenu son attention : à cause du nom. Un jeu de mots pourri qui sonne un peu dix-neuvième. Sûrement involontaire. Elle fait quelques pas. Voilà, elle y est. L'Office'in.

Dans la vitrine, des vieux PC portables béent en équilibre instable sur des présentoirs. Des affiches fluos promettent des arrivées massives de machines pro rescapées des âges farouches. Surmontant sa répugnance, Léonie entre. Elle n'a pas le temps de courir Paris à la recherche d'un technicien plus évolué. Elle doit avoir réglé son problème de bitcoin et récupéré ses fichiers à dix-sept heures. Avant, même, ce serait mieux. Parce qu'elle a vingt-cinq minutes de métro pour arriver au siège de la maison Bolène, dans le 3<sup>e</sup> arrondissement.

D'ailleurs, 2 bitcoins, ça fait combien en euros ? Parce qu'elle n'a pas grand-chose sur son compte, Léonie. Léonie n'a, pour ainsi dire, quasiment pas d'économies.

## TARTAN BOULOCHÉ

**L**éonie est soulagée. Au comptoir, il n'y a qu'une seule personne devant elle. Ça devrait être rapide. Assez vite en effet, un jeune homme dodu plein d'enthousiasme lui sourit.

—Olivier à votre service !

—Bonjour, lui chuchote-t-elle à l'oreille, je voudrais payer une rançon et... je ne sais pas trop, j'aimerais, si c'est possible, une assistance informatique, enfin, j'aimerais que quelqu'un m'aide, parce que... je n'ai jamais fait ça... auparavant.

Le garçon la regarde et ne répond rien. Il finit par hausser les épaules, l'air contrarié.

—Je ne comprends pas : vous voulez payer une rançon ?

—Oui. En bitcoin. Je n'ai jamais fait ça. Je ne sais pas si je vais y arriver.

—Mais pourquoi vous voulez payer une rançon ? Votre ordinateur a été infecté, c'est ça ?

—Oui, voilà, c'est exactement ça.

—Mais vous savez que ça ne sert absolument à rien



de payer une rançon ? Que dans les deux tiers des cas, ils ne rendent pas l'accès aux fichiers ?

Léonie se mord la lèvre inférieure, ses genoux s'entrechoquent. Payer juste pour savoir s'ils vont rendre les fichiers, c'est un peu fort quand même.

— Combien ils vous demandent ? interroge le jeune homme qui semble lire dans ses pensées.

— Pas grand-chose je crois. Enfin, 2 bitcoins. Ça fait combien en... ?

— Ben dans les 10 000 euros.

Léonie blémit.

— Ah quand même !

— Oui, les bitcoins c'est pas des cacahuètes !

— Oh mon Dieu... 10 000 euros ! Je ne les ai pas.

— Ben évidemment. Mais vous avez de la chance... Parce qu'il y en a qui les ont et qui payent !

Ça fait rire le garçon qui commence à allumer l'ordi de Léonie.

— Mais mes fichiers ? Léonie sent la panique la gagner.

— Ben ça dépend : vous avez eu quoi comme écran quand votre ordi a été infecté ? Le bleu avec des étoiles ou le noir avec des pois verts ?

— Le noir avec des pois verts.

— Ouais, c'est Spicewild. Et vous avez appelé ? Ils vous envoient un numéro, c'est ça ?

— J'ai appelé.

— Aïe aïe aïe. Faut pas appeler.

— J'ai appelé.

— On va voir ce qu'on peut faire, on va essayer de nettoyer votre ordi mais normalement avec Spicewild il

faut reformater le disque dur. Vos fichiers ont été sauvegardés où ?

— Sauvegardés ?

— Vous n'aviez pas sauvegardé vos fichiers ? Ce sont des fichiers pro ?

Léonie n'entend plus rien. Le terme « sauvegarde » lui évoque plutôt des animaux en voie d'extinction, des zones protégées et des réserves naturelles. Elle-même est probablement présentement en voie d'extinction. C'est le moment précis où sa vie est anéantie. Voilà, ça va finir comme ça. Avec un affreux écran noir à pixels vert fluo.

Et puis elle se redresse :

— Je suis venue pour payer ! Je vais payer la rançon, en fait je n'ai pas le choix.

— *Bad choice*, Mademoiselle. Vraiment je vous assure, vous ne récupérerez pas ces fichiers. Bon, je vais appeler mon patron.

Il pousse une porte, on entend : « Romu ? On a un blème avec une petite dame tout en panique, elle a été infectée. »

L'employé revient quelques secondes plus tard accompagné d'une brute barbue tatouée qui mange un pain au chocolat. Une partie du feuilletage atterrit dans sa barbe.

Léonie est terrorisée.

— C'est quoi le problème ? mâchonne-t-il en fixant l'ordinateur de sa nouvelle cliente.

— Mes fichiers ! Tout mon travail. Je suis en train de perdre tout mon travail. Ma carrière, tout...

L'employé explique :

— Elle a pas fait de sauvegarde...

— J'enregistrais tout au fur et à mesure pourtant !

L'employé et le patron échangent un coup d'œil consterné. Romu commente :

—Encore un coup de ces abrutis de Coréens du Nord.

—On m'a dit que Spicewild venait d'Ukraine, corrige Olivier.

—Je pense pas. Avant c'était simple, ces dégénérés de Djibouti cryptaient comme des bleus-bites. Une nuit devant soi, un bon pack de bière, un petit porno en doublette et on en venait à bout.

Olivier racle sa gorge pour rappeler à son patron la présence de la cliente.

Romuald reprend sa voix neutre professionnelle :

—On va l'envoyer au technicien et puis on vous rappelle. Mais vu ce que me dit Oliv', ça m'a l'air un peu cramé votre histoire.

—C'est pour ça je veux payer, je n'ai pas le choix.

Une moue se dessine sous la moustache fournie, ce qui fait tomber encore quelques miettes sur le torse bombé de la chemise à carreaux.

—Vous avez 10 000 euros de trop ? Autant me les donner. Contre ça, je peux vous dégoter deux ou trois beaux ordis tout neufs, tout équipés pro.

—Avec de très bonnes enceintes Jamo, confirme l'employé, qui a à nouveau les yeux plongés dans un écran.

—Mais je n'ai pas cet argent !

Léonie commence à pleurer.

—Je veux juste récupérer mes fichiers... Je vais faire un prêt.

L'employé lance en contre-plongée un regard ennuyé à son patron qui soupire.

—Bon, rentrez chez vous vous calmer, on vous rappelle, on va regarder.

Il claque l'écran de l'ordi et le met dans les bras d'Olivier en lui faisant signe.

Léonie opine de la frange avec enthousiasme. Sa chance légendaire va peut-être encore marcher.

—Est-ce que j'appelle ma banque ?

—Vous n'appelez plus personne. Vous attendez notre coup de fil.

Léonie rentre chez elle, où elle retrouve tout le nécessaire de sa vie d'avant : sa théière refroidie sur la table du salon, sa nuisette tiède sur le dossier d'une chaise, une brosse à dents encore humide dans la salle de bains. Comment tout peut-il basculer si vite ? Elle s'approche de la fenêtre et parcourt des yeux l'océan des toits. Dans cette ville archipeuplée, des millions de gens ignorent ce qui est en train de lui arriver. Elle est seule avec cette épée de Damoclès qui pointe au-dessus de sa tête. Elle a hâte maintenant d'être à la fin de la journée, quand cette horrible situation sera résolue. Ces types ont l'air compétent. Elle leur fait une absolue confiance, ils vont la sortir de là.

Elle essaie quelques mouvements de yoga, rate, tente de dormir. La vie sans ordinateur est bizarre comme si soudainement, on avait retiré tous les meubles de votre vie intérieure et qu'il ne restait plus que les murs. Elle prend un bloc-notes, un crayon pour dessiner, mais le dessin lui rappelle sa collection inaccessible, engloutie dans les entrailles de la machine plus loin dans la rue.

Sa gorge se serre, elle sent monter les larmes, s'écroule et pleure à gros bouillons sur le canapé-lit. Pleurer

l'apaise et fait passer le temps démesurément long de cette attente. Que font-ils ? Si ça se trouve, ils sont partis en pause déjeuner, elle n'a pas expliqué assez clairement l'urgence qu'il y avait pour elle d'obtenir les fichiers dans l'après-midi. Si, elle a expliqué au plus jeune, mais l'autre, le patron, il ne sait pas. Il faut qu'elle descende, qu'elle aille leur dire. Léonie n'aime pas déranger les gens mais...

Elle renfile ses boots cognac et descend en courant, sa course est seulement ralentie par une grand-mère à qui il faut tenir le lourd battant de la porte en bois sculpté de l'immeuble. Léonie arrive enfin à la boutique mais elle est fermée entre midi et quatorze heures ! Un gouffre béant de deux heures au cours desquelles il ne se passera rien. Quatorze heures ! Mais c'est presque dix-sept heures. Elle devrait repousser le rendez-vous avec Ricardo mais elle sait qu'il part le lendemain pour Milan et que ce déplacement va durer trois jours. Il voulait à tout prix valider sa collection capsule avant pour lancer le travail du façonnier. Léonie a déjà perdu trop de temps à peaufiner ses modèles, c'est le dernier délai pour intégrer la printemps-été.

Repenser à tout ça est insoutenable, les jambes de Léonie ne la soutiennent plus. Elle ne sait même pas si elle pourra remonter à son appartement sous les toits. Trop haut... trop de marches... elle s'écroule.